

Richard Abibon

Deux articles sur « Le phare des Orques », de Gerardo Olivares,

J'ai vu *Le phare des Orques*, de Gerardo Olivares, d'après Roberto Bubas. Je me suis amusé à écrire deux articles, l'un tel qu'il aurait pu paraître dans la presse cinéophile, enfilade de clichés du genre, et l'autre, beaucoup plus personnel.

L'homme qui murmurait à l'oreille des orques.

Un film humide, venteux, empli de grognements d'animaux et du silence d'un autiste. Film reposant dans un cadre grandiose aux espaces infinis de la Patagonie. Une belle histoire humaine au bout de nulle part mais aussi une belle histoire entre l'homme et ces orques tant redoutés. Évasion et calme, loin du tumulte des grandes villes. L'histoire d'un enfant autiste sensible à cet environnement exceptionnel. En adaptant le roman éponyme de Roberto Bubas, le cinéaste espagnol Gerardo Olivares prend un risque. Certes, il surfe sur deux vagues à la fois : celle de la fascination du public pour les autistes, non moins écumante que celle de la passion pour les animaux, spécialement les animaux marins. Ceux-ci se situent eux-même au carrefour de deux paradigmes : l'intelligence, qui les rapprochent de nous et l'apparence qui les tiennent aussi loin que possible. Ce mélange de familiarité et d'étrangeté semble plaire à ces enfants si proches de nous parce qu'ils sont les nôtres, si éloignés parce qu'ils se réfugient dans un monde proche de Sirius. Roberto Bubas, qui a coécrit le scénario, vit en effet dans cette Patagonie au charme sauvage, graphiquement bien rendue par une caméra à l'expression muette, à l'aune de cet enfant qui, n'ayant pas de rapport avec les humains, se fond dans le paysage. Son registre expressif est ténu, mais semble se développer peu à peu au contact des orques qui, du moins de notre point de vue, sont tout aussi limités. Le réalisateur a su dramatiser la rencontre de l'enfant et du paysage, ballotté entre un gardien de phare bourru et une mère prête à tout pour sauver son enfant. Bien entendu, tandis que l'enfant entre en contact avec les orques, une histoire d'amour va se tisser entre ces deux-là. Elle était attendue, voire téléphonée, dans le registre bien connu de « l'ours et la poupée », « la belle et la bête » et quelques autres exploits du même genre. Le réalisateur n'a pas choisi au hasard la très belle Maribel Verdu pour incarner cette mère en quête de guérison pour enfant devenu l'unique souci d'une vie en miettes.

Nous ne sommes pas au Marine Land de Walt Disney, mais le réalisateur n'est pas loin de frôler l'écueil.

Quoi qu'il en soit de cette faiblesse, on se laisse porter par l'esthétique des paysages intensément peuplés par la beauté de la mère, le silence de l'enfant, les grognements du

ranger et la présence mystérieuse de Shaka l'orque animé d'un amour salé pour ces deux derniers spécimens d'une humanité touchante.

Naissance au bord de la mer

Le phare des orques est un film qui pourrait faire polémique. Affligée d'un enfant autiste, la belle Lola se morfond dans un divorce qui se passe mal, ne trouvant plus réconfort qu'auprès de sa progéniture. Un jour, son fils manifeste pour la première fois un intérêt pour le monde : à la télé passe un reportage sur ce type de Patagonie qui parle aux orques.

Sans hésitation, elle embarque le rejeton mutique au grand sud de la pointe américaine pour rencontrer en vrai l'homme du miracle. Celui-ci n'a guère plus de relation avec le monde que son fils. Il est là pour vivre seul, loin de tout, miné par quelque drame intime que l'on découvrira sur la fin. Et il le fait savoir à l'intruse, lui intimant de se tirer de là le plus vite possible

Cependant, le temps où elle reste là malgré lui, il nous étonne par sa fine observation rendue sur un ton bourru : « Lola, laisse le respirer, Lola, laisse le faire, il va bien se débrouiller, tu es trop collée à lui, laisse le vivre ». Il n'a aucune intention thérapeutique, et c'est peut-être bien cela qui fait que la mère, loin de s'offusquer, entend. Elle, elle reprend l'opinion générale qui s'est répandue dans le but de disculper les mères à tout prix : "il a seulement un cerveau différent". Mais là, elle entend. Le réalisateur nous avait fait discrètement remarquer comment la mère dirigeait physiquement son fils pour le faire aller dans telle ou telle direction, vers la table à manger, vers le lit ou ailleurs ; elle ne s'adresse pas à lui, elle le manipule comme une marionnette. Le réalisateur est cependant suffisamment discret et respectueux pour ne pas en faire trop dans ce registre.

Avec la même subtilité, il nous montre l'intérêt grandissant de l'homme pour cet enfant. Mais c'est quand la mère partira qu'il se précipitera à leur poursuite pour les faire rester. Ça y est il est mordu. Il nous expliquera un peu plus tard le pourquoi de cet engouement : l'enfant à l'âge que son propre fils avait lorsqu'il est mort dans un accident d'avion, plusieurs années auparavant. Son affection stupidement restée dans le vide trouvait là nouvel aliment.

La mère n'étant pas vilaine à regarder, cela ajoute au charme de la situation. Cela n'est pas seulement la nécessité scénaristique qui se doit de nouer une histoire d'amour à la trame de l'émergence d'un enfant. Cette histoire d'amour contribue à l'ouverture qui est l'os de l'histoire : tout d'un coup, sa mère n'a pas que lui comme point de fuite. La caméra s'attarde quelques fois sur le regard de l'enfant perdu sur les yeux doux que s'échangent les adultes. Il a donc d'autant plus de nécessité de se trouver un nouveau compagnon de jeu. Shaka, le monstre marin noir et blanc auquel il parviendra à se confronter, seul, à la fin de film, après avoir subtilisé l'harmonica qui sert au gardien de phare pour attirer l'animal.

Soyons fous et osons interpréter : cet instrument est le symbole de la puissance de

l'homme sur l'animal, c'est l'incarnation d'un appel, et donc d'un amour, c'est ce phallus de l'homme qui va le guérir d'être le phallus de sa mère.

6 août. 17